AVRIL 1910 TROISIÈME SÉRIE N° 4

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'Etudes ésotériques, psychiques et divinatoires

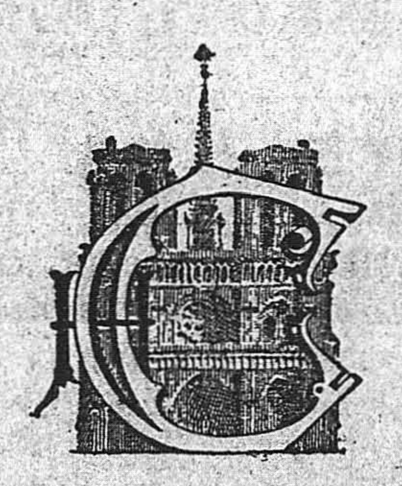
Fondée par le Dr PAPUS en 1890

VINGTIÈME ANNÉE

Prix du Numéro . . . . . . 0 50 | Abonnement unique. 5 fr. par an

Directeur : SÉDIR

Principaux Collaborateurs :



Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES

BIBLIOTHEQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL, 11

PARIS

Vingtième Année | Avril 1910 | Troisième Série N° 4

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'études ésotériques, psychiques et divinatoires

Le Hasard n'existe pas — Directeur : SEDIR — Le Surnaturel n'existe pas

ABONNEMENT UNIQUE : 5 FRANCS PAR AN

A nos Lecteurs

En raison de la grande quantité de livres nouveaux envoyés au *Voile d'Isis*, ce dont nous nous croyons tenus de parler, tant par courtoisie envers les auteurs et les éditeurs que par obligation de renseigner impartialement nos fidèles lecteurs, la place nous manque ce mois-ci pour les rubriques *Phénomènes Psychiques* et *Curiosa ;* le numéro suivant réparera cette omission que nous avons crue opportune.

SOMMAIRE

Le bois a des oreilles, et le champ a des yeux.

(Dicton Limousin).

Le Mage

Est-ce un nom à maudire, un Idéal à rejeter ?

Comme l'a fait un récent livre, éloquent et vif mais de prémisses trop particulières pour une conclusion aussi générale, doit-on formuler : Il ne faut pas devenir Mage ?

Telle n'est point ma pensée. L'Evangile mentionne deux classes d'adorateurs du Christ : Les Bergers, les Mages. Il n'exclut pas la seconde au profit de la première. Ce serait donc aller contre l'Evangile et contre le Christ lui-même que de prétendre réserver l'adoration du Christ aux seuls Bergers. Les chrétiens contemporains adversaires de quelques formes modernes de l'idéal du Mage, ne veulent assurément pas effacer de l'Evangile la prosternation et les présents des Rois, ni supprimer dans le Cycle des anniversaires chrétiens, la fête de l'Epiphanie. Je me garde bien de leur prêter injustement une pareille intention. Mais alors, j'ai le droit de faire observer que la conclusion absolue : « Il ne faut pas devenir Mage » est trop générale, trop absolue.

Au contraire, il faut devenir, ou, plutôt, s'efforcer humblement de devenir Mage, si c'est votre vocation.

Les deux adorations du Christ, celles des Bergers, celle des Mages, donnent en effet les modèles des deux grandes vocations initiatiques de l'Humanité.

On peut être amené au Christ, à la vérité transcendantale et divine, par la simplicité ignorante et sublime comme les Bergers, ou par la science humble et sanctifiée comme les Mages.

Et les Mages de l'Evangile ne représentent pas la Science uniquement mais toutes les forces humaines, d'ordre intellectuel et d'ordre social. Ils sont des artistes en même temps que des savants. Car la Science ésotérique d'Orient s'enveloppe de symboles où se résument les plus hautes majestés de l'art.

Les Mages de l'Evangile étaient rois. Et la tradition nous apprend qu'ils devinrent apôtres. Ils représentaient donc ainsi la puissance sociale et la mirent au service du rayonnement social chrétien.

En contraste aux Bergers qui viennent à Jésus avec leurs âmes seules et ne lui sacrifient pas de science, d'art, ni de puissance, les Mages viennent soumettre au Mystère divin, la puissance, et la science et l'art.

Les Bergers sont les modèles de la simplicité, de l'ignorance, de la foi nue et ils doivent les livrer à Dieu. Les Mages sont les

modèles de la force, de la connaissance, de la foi savante, et ils doivent les livrer à Dieu.

Il y a variété de voies et identité de but.

Il serait — je ne dis pas antiésotériste seulement — mais antiévangélique, antichrétien de vouloir, sous le prétexte d'une fausse unité, réprouver l'une de ces voies.

Il serait arbitraire, antichrétien de dire : « Le Christ ne doit être connu et servi que par les savants, les artistes, les génies, les puissants et non par les illettrés et les faibles. » Il ne faut pas être Berger.

Mais il ne serait pas moins arbitraire et antichrétien de dire : « Le Christ ne doit être connu et servi que par les illettrés et les faibles et jamais par les savants, les artistes, les génies, les puissants. » Il ne faut pas être Mage.

Ce qui limite le Royaume de Dieu est une marque de philosophie incomplète, de doctrine hâtive.

« Afin que Dieu soit tout en tous », dit saint Paul.

Rien ne saurait donc être exclu de la victoire divine finale. A plus forte raison une attitude et un nom qui dès l'Evangile, se trouvent consacrés à Dieu par la parole de Dieu.

On pouvait essayer de montrer, et grâce à l'exemple même des Mages évangéliques, les lacunes ou les excès de tels ou tels écrivains modernes. L'on n'aurait pas dû lancer, à propos de cas particuliers, la formule absolue : Il ne faut pas devenir Mage.

Malgré le texte où elle se rencontre et qui en réduit la portée, elle reste pour le public qui en entendrait la répétition sans toujours recourir au texte, une maxime d'interdiction radicale. Et alors elle barre une des voies que le Christ nous a ouvertes jusqu'à lui.

Albert JOUNET.

De l'autre côté du Mur

L'inondation ne s'était point arrêtée, mais, contre son habitude, Andréas n'en parlait pas. Le vieux Tsoun-Hing reposait sur un lit bas, de toute la longueur de son grand et gros corps, enveloppé de soie à ramages, sous la lueur violette d'une lanterne à carreaux de papier. Il fumait dans un précieux bambou très brun, l'opium qu'un jeune colonial lui préparait avec autant d'adresse que les éphèbes au teint de lune de son palais lointain.

J'ignorais comment ce très haut fonctionnaire, célèbre, riche

et puissant, se trouvait chez Andréas. Depuis quelques soirs, il arrivait avec exactitude, après dîner, dans un fiacre fort démocratique, en compagnie d'un seul petit mandarin taciturne. Je n'avais garde de manquer ces réunions savoureuses, où un chinois, maître après son empereur, de quatre cents millions d'hommes, assez fort pour avoir fait échec à toute la diplomatie européenne, causait avec bonhomie à un simple troupier, à un médecin obscur et à un antiquaire.

Toutefois, vers minuit, le secrétaire entrait, s'emparait de la fumerie, et le colonial et moi prenions congé.

Pour faire honneur à son hôte, la femme d'Andréas avait arrangé une des chambres à la chinoise : un vaste lit d'ébène, des nattes, des panneaux brodés, une étagère chargée de jades et de bronzes, un magnifique brûle-parfums, posé sur le sol, transformaient totalement cette petite pièce.

— Que vous vous êtes mis en frais ? disais-je à Andréas.

— Eh oui, mon docteur ; l'oriental aime les formes ; il ne faut froisser personne : autrefois, quand j'allais chez ce prince, tout son yamen était mobilisé. Tu n'es pas au courant de leurs formules de politesse ? Eh bien, regarde-moi, fais comme moi ; il faut respecter les habitudes des vieillards, et puis cet homme-là est très au-dessus de nous, socialement parlant ; mettons-nous à notre place juste, c'est à lui à nous indiquer sur quel ton il désire qu'on lui parle. Et toi aussi, Marius, figure-toi que tu es l'ordonnance du général en chef.

Quand nous entendions le fiacre, nous sortions tous trois à la rencontre du prince, et il entrait, après des compliments réciproques, courbant sa haute taille et agitant ses longues manches en signe de joie, selon le rite confucéen. Il parlait fort correctement le français, d'une voix lourde et grondante ; son visage gras et immobile, craquelé d'une multitude de rides, laissait voir, malgré la bonhomie de la vieillesse et la volonté d'être courtois l'immense orgueil d'un homme qui se connaît quarante-cinq siècles d'une généalogie sans brisures. Et malgré toute l'éloquence fleurie de ses compliments, trop de choses nous séparaient pour que je ne fusse pas souvent gêné par le regard perçant et clair de ses prunelles incolores, dans la fente étroite des paupières bouffies.

Il prenait place sur le lit bas ; et, par courtoisie, fumait d'abord dans une pipe qu'Andréas lui présentait; puis Marius préparait l'opium, et au bout d'une dizaine de pipes silencieuses, Tsoun-Hing faisait des demandes sur toutes sortes d'objets; il répondait aussi à mes questions, il avait une mémoire étonnante; et selon la coutume des lettrés, il citait sans cesse les poètes de

son pays, en indiquant par un récitatif intentionel, d'autres sens secrets, cachés sous la forme littéraire. Andréas à son tour, puisait dans les classiques, les romantiques et les contemporains, et il savait aussi bien que son illustre interlocuteur, suggérer par la musique de son débit, des symbolismes inattendus, tout au moins pour moi.

Ce soir-là, Tsoun-Hing parlait des inondations.

— Que disent, frère, demandait-il à Andréas, les mandarins de ton pays quand vos dragons entrent en fureur.

— O vénérable, les savants d'ici ne savent pas ce qu'est un dragon; il est pour eux, comme s'il n'existait pas, toujours sommeillant au fond de la mer.

— Est-il possible ? s'étonnait le prince, sans qu'une ride de sa figure ne bougeât. Alors, si toutefois, tu me permets cette sotte demande, que font vos mandarins, quand le fléau arrive, et quand il est parti, bien que, — est-ce croyable, — tu m'affirmes qu'ils ne peuvent prévoir sa venue?

— Ils font comme les officiers mandchous, dans tes innombrables villages ; ils donnent des ordres pour construire des digues et ils cherchent de l'argent pour rebâtir les maisons. Les peuples voisins ont envoyé des secours, et en cela, autant que ma petite intelligence peut le juger, ce fléau est bénéfique, puisqu'il a permis aux nations de race blanche un geste de fraternité.

— Elles ont besoin de cela, dit le vieillard. Mais qui peut sonder les volontés de Ce qui n'a pas de volonté ?

— Ma gauche, répondit Andréas, où est mon cœur, est la droite de mon frère, et sa gauche est à ma droite, et nous n'avous, lui et moi, qu'un seul cœur.

— Grande est ta sagesse, répliqua Tsoun-Hing, en souriant de plaisir. Il laissa la pipe éteinte, ses yeux étroits jetèrent une lueur, mais il se tut.

— Daigne te rappeler, continua Andréas, que je ne suis pas un mandarin. Celui-ci, — et il me désignait, — en est un dans l'art de guérir ; mais, en ces pays, les hommes sages de la sagesse sans paroles, ne sont presque jamais de hauts dignitaires, comme cela devrait être. Ainsi la loi du Tao se réalise : le mérite vit chez nous à l'ombre et à l'abri des honneurs et des charges...

— Je sais cela, en te voyant vivre ta vie, interrompit le prince avec un geste déférent.

— Ceux donc qui soupçonnent l'existence des dragons ne portent point d'insignes, ne sont revêtus d'aucune autorité, et ne commandent que leur foyer. Parmi eux, les uns ont seulement senti le vent des ailes quand elles se déploient ; les autres, très rares, pensent que ces animaux divins ne vivent qu'au-dessus des

nuages. Mais, hélas, je ne connais pas, dans tous ces peuples au visage coloré, d'homme qui puisse suivre les six mouvements du Dragon à Cinq Griffes.

— Tu ne connais pas un tel homme, ô véridique ? murmura Tsoun-Hing, se mettant sur ses pieds d'un seul effort.

— Yn et Yang jamais ne se séparent, répliqua mon maître, en se levant aussi, et il ajouta : je connais l'homme.

Le vieux prince courba sa haute taille, Andréas s'approcha ; ils restèrent tous deux front contre front, les yeux baissés, en silence, tandis que leurs doigts faisaient des gestes rapides, échangeant ainsi les signes de reconnaissance de la plus secrète des fraternités asiatiques.

Puis chacun reprit sa place ; les pipes furent rallumées ; on but des liqueurs rares, et Andréas reprit en s'adressant à moi :

— Il y a une centaine de cycles, si nous comptons comme les astronomes du Céleste-Empire, nos peuples d'Europe savaient qu'il existe des dieux, des déesses, des génies et des fluides ; l'homme se ressemble partout : nos ancêtres rendaient un culte à ces esprits, et violaient la Loi du Régulateur-Suprême, comme la populace fait encore aujourd'hui dans l'empire de notre très vénérable ami. Ainsi va le monde, à l'extrême-gauche, puis à l'extrême-droite ; il appelle cela des récompenses et des peines, et si quelques-uns conçoivent, à l'exemple de Kong-Tse, l'invariabilité dans le milieu, ils cherchent ce milieu dans le chaos des cinq éléments au lieu de le trouver dans l'équilibre spirituel de la Voie.

— Tes peuples, dit Tsoun-Hing, s'affolent dans les cinq éléments et les vingt-quatre astérismes.

— Oui, tu vois juste, vieillard à l'intelligence aiguë, répliqua Andréas, en fixant son interlocuteur, qui semblait dormir. Mais rappelle-toi ces jours où je recevais sans que j'en fusse digne ta vertueuse hospitalité ; en ces années, j'entrais dans les Temples-sans-portes,.... et j'en suis sorti.

— Je me souviens, frère aîné.

— Les lamas du Toit-de-ce-Monde ne disent-ils pas que Tzong-Kapa vint de l'Occident ?

— Oui, dit le prince en m'examinant, car il s'était aperçu que mon intérêt était fort excité ; tu parles comme un très vieux homme, et j'essaie de te répondre avec la même sapience..., sans y parvenir. Mais au nourrisson le lait, au vieillard les savantes cuisines, à l'homme mûr le riz sain et le poisson. Notre frère cadet nous dira-t-il ce qu'il pense de ces dragons qui font sortir les rivières et crever les nuages ?

— Je ne sais que lire dans les livres imprimés ; j'y ai vu que toutes les nations croient de semblables choses ; les sujets du Céleste Empire connaissent aussi des licornes, des lions des oiseaux étranges et des poissons de rêve ; leurs frères aryas ont leur vautour Garouda, et leur cygne Hamsa, et leurs serpents multicéphales, et les Gandharvas, et combien de tribus d'êtres qui viennent visiter les contemplations des ascètes nus dans les forêts ; et ceux du Thibet sur leurs plateaux glacés, et ceux du Croissant, dans leurs déserts torrides, voient passer, les nuits, toutes sortes de créatures...

— Que puis-je dire, continuai-je, que ne sachent vos deux sagesses, vénérables pères : je n'ai fait que lire de très vieux livres. Tous les peuples à l'état de nature savent que des dragons existent, et aussi des animaux et des êtres que nos yeux épaissis ne peuvent apercevoir. Il y en a dans l'océan, le golfe, le détroit, la lagune, le lac et l'étang ; dans la chaîne de montagne, la cîme et le précipice, dans le désert, la ville et la forêt; dans la pierre, la plante et l'arbre ; dans le nuage et l'air et sous la terre ; dans la foudre, le vent et la pluie ; dans le continent, la nation et le peuple ; dans le soleil, la lune et les étoiles ; dans l'éclipse et la comète, et le météore ; la nuit, le jour et les crépuscules ; dans le mois enfin, le cycle et l'année. Est-ce vrai, je vous le demande, ô cavaliers du dragon ?

— Le tao-sse dit que ce sont-là des formes errantes.

— Cependant, demanda Andréas, le vieillard Lao-Tseu n'a-t-il pas écrit que tout être a un nom, qui n'est pas le Nom, bien que contenu dans le Nom?

Et Tsoun-Hing approbateur, récita d'une voix grondante le vers auquel Andréas faisait allusion.

— Ce sage vieillard aurait-il pu dire que les choses indéfinies ont un nom ? Tout est donc individu ? Que t'en semble, ô très prudent ?

— Tu es entré au temple sans porte, répondit le Chinois.

— Regarde donc ce rocher, par exemple ; regarde-le de toutes tes puissances, reprit Andréas, en s'adressant à moi ; c'est-à-dire de façon qu'aucune de tes forces ne soit occupée ailleurs. Libère pour cela ton corps immobile des frémissements de l'acte qu'il vient d'accomplir et du souvenir même de cet acte ; ôte de tes fluides toute polarisation précédente, de ton cœur tout sentiment, de ton intelligence toute pensée qui ne soit pas ce roc. Regarde, les yeux baissés ; écoute, les oreilles fermées ; palpe, les mains immobiles. Tu ne verras pas d'abord l'esprit de ce roc, mais différentes sortes d'êtres qui sont des enveloppes, des gardiens, des esclaves, des voyageurs ; après eux seulement, quand

tu les auras écartés, tu apercevras le génie ; et, si ta vertu égale ta force, tu pourras lui parler. Car ton esprit connaît tout idiome.

— Un sujet somnambulique ? demandai-je, la magie ?

— La magie est défendue, tu le sais bien, répondit Andréas. Tu ne trouveras jamais un sujet qualifié pour pénétrer si avant.

— Alors ? dis-je ; mais Andréas continua sans paraître me répondre.

— Oui, tout existe : les faunes, les satyres, les ægypans, les sylvains, les nymphes, les dryades, les hamadryades, et les demi-dieux, Hercule et les autres, et les déesses, Aphrodite et ses sœurs, et les Muses, les Parques et les Furies, et Zeus, et tous ses pairs ; et les djinns, et les houris ; et les kobolds, les trolls, les gnômes, les nixies, les fairies, les fées, les lutins, les farfadets, les Korrigans, ne sont point des hallucinations de campagnards superstitieux ; et Teutad, et Thor et le Walhalla ; et les dieux hindous, à quatre et dix bras, et leurs saktis ; et les dieux égyptiens à formes d'animaux ; et le catoplebas, et les basilic et le roc, et toute la bestiaire du moyen-âge, — tout cela, et bien d'autres êtres encore, tout cela existe, tout cela vécut autrefois sur cette terre solide, dans les plaines, les forêts et les villes, — ou y viendra vivre.

— Vous voulez bien dire que c'étaient, ou que sont des créatures réelles, individuelles, comme un chien ou un cheval ? Que ce ne sont pas des symboles de météorologie, ou d'astronomie, ou de philosophie, ou de forces naturelles ? Ce seraient des animaux, ou des humanimaux ? Alors, les démonologues, Pierre d'Aban, Agrippa, les légendes rosicruciennes, Sinistrari, Guaita ?

— La Nature fait des êtres ; c'est l'homme qui fait le symbole, me répondit Andréas, en souriant. Crois-tu que le Taureau à tête humaine d'Assour, et le Sphinx de Thèbes n'aient été que des images savamment combinées ? Quand le rishi chante : « L'âme du Yogi enfourche le divin oiseau Hamsa, qui le mène d'un vol rapide comme l'éclair jusqu'au séjour du suprême Brahma », crois-tu qu'il ne raconte pas tout bêtement ce qu'il a vu ? Crois-tu qu'il s'amuse à faire œuvre de rhéteur ? Tu n'es pourtant ni professeur de philosophie, ni membre de quelque mystérieuse fraternité, soi-disant rosi-crucienne, ou bouddhiste, ou templière ? Mais, ajouta-t-il en cessant de sourire, et en s'inclinant vers le vieux prince, si mon hôte très respectable le daigne, nous pourrions apprendre de sa bouche éloquente bien des choses que ses peuples connaissent, et qu'ils tiennent cachées aux visages-rouges ?

— Je suis un ignorant, dit Tsoun-Hing, d'un ton modeste et

grave. Si je parle, ce n'est que pour obéir à mon frère aîné, et parce qu'il faut parfois que telle chose soit dite, même par une voix indigne. J'ai oublié bien des caractères, qu'autrefois, j'avais admirés, et copiés d'un pinceau respectueux quoique malhabile. Ah, que les sages des anciens temps furent vertueux ! Et comme il est juste que ce soit eux que l'on ait récompensés, lorsque, dans ma longue carrière, grâce à leur invisible présence et à leur aide constante, il m'est arrivé de faire quelque chose d'utile pour le peuple et de conforme à la Volonté Suprême. Mais pardonne à un débile vieillard, tout tremblant d'arriver nu chez les Ancêtres bien-aimés...

— Et que dirai-je, continua-t-il, après un court silence, que notre frère cadet n'ait lu dans vos vieux livres ? Les dix-mille êtres, les animaux de l'air, de la terre, des ondes et du bois et du feu, apparaissent sur la rizière, grandissent, puis diminuent et disparaissent... Ainsi la cruauté des hommes évoque des démons dans le monde du Revers ; et ces démons subornent leurs évocateurs ; puis, quand beaucoup de crimes ont été commis, ces démons prennent le sang répandu et les chairs meurtries, et leurs princes s'en construisent des corps, et le tigre apparaît, qui tue ces hommes même, grâce à la méchanceté desquels la porte de la Terre s'est ouverte pour lui. Et quand le « mangeur d'hommes » a bien tué tous ceux qui portaient sa marque, sa force diminue, son corps se rapetisse, au cours des cycles, et il devient un chat, élégant, égoïste et craintif. Ainsi il y eut autrefois de gigantesques lézards et des crustacés grands comme des bœufs, et bien d'autres créatures, évanouies dans le revers de ce monde visible.

— La science cachée coule de tes lèvres, ô sage très vieux, dit Andréas ; parle-nous encore.

— Ainsi vont les dix mille êtres, continua le prince ; les cent familles apparaissent sur la terre, mais elles ont déjà paru sur mille terres ; elles habitent d'abord les rêves des hommes sages, puis ces créatures naissent avec des écailles, des plumes, ou des poils, sans os, ou avec des os ; puis elles diminuent et disparaissent de la vue des homme communs, et hantent de nouveau les rêves des hommes sages. Puis les dieux les prennent et les conduisent vers d'autres terres. Ainsi ce monde est une mer aux vagues innombrables. Regarde-le donc, frère cadet, avec un cœur pieux et ferme ; aucun être n'est à craindre, aucun n'est à dédaigner ; et, toi-même, saches que tu n'es rien et tu seras tout ; mais si tu veux devenir tout, tu seras réduit à rien, comme une motte de terre pilée dans un mortier.

— Parle encore, mon père très sage, demandai-je au vieux

mandarin, car une sorte d'émotion avait animé son discours et je sentais poindre envers lui une sympathie reconnaissante.

— Je me tairai, répondit-il, en agitant sa pipe, tandis que Marius arrondissait, à la flamme, la perle d'opium attendue ; oui, je me tairai, répéta-t-il en s'adressant à Andréas ; car, toi, qui a lutté avec le dragon, toi seul peux agir ; je ne sais que parler. Tu es le père de ce frère cadet ; va, prends son cœur entre tes puissantes mains ; ouvre-lui une des portes blanches ; bouche son oreille ici, afin qu'il entende de l'autre côté ; clos sa paupière à cette ténèbre-ci, afin qu'il voie les torches tenues par les lions à courte crinière ; Wen-Wang vient avec vous. Puis, se tournant vers le mur, il se tint dans le silence.

— Tu entends, me dit Andréas ; veux-tu que l'on essaie ?

— Essayer quoi ? demandai-je, et, ayant compris de suite, j'ajoutai : oui, pourvu que vous soyez-là, et que ce ne soit pas trop long.

— Une ou deux minutes ; laisse ta pipe ; installe-toi bien commodément.

Mais à peine avait-il dit la dernière syllabe, que la chambre disparut de mes yeux. Je m'aperçus debout, tenu au bras par Andréas ; Tsoun-Hing assis, nous regardait. Un port d'Extrême-Orient apparut, et disparut ; puis, un large fleuve, couvert de jonques malodorantes, puis des rizières, une montagne, des arbustes, un petit ours, des daims, une caverne ; tout cela très vite, comme des pellicules de cinématographes qu'on change ; mais avec une extrême netteté. Et je fus soudain dans la nef de Notre-Dame de Paris ; puis dans la première crypte, que tout le monde connaît ; puis dans la seconde qui avait été, j'en eus la certitude irréfléchie, le sol d'un temple de Jupiter. Enfin, dans un troisième souterrain, je vis de grosses pierres, des lances gauloises, une faucille rouillée, le fantôme blanc d'un druide. J'entendis un coup sourd, comme celui d'une forte lame qui s'écroule sur une grève unie ; puis un souffle râlant et gras, tout de même énorme, et j'aperçus à deux pas, le corps le plus monstrueux étendu dans une ombre gluante. Il me parut avoir une quinzaine de mètres de long ; des pattes basses, tordues, des cuisses grêles et rases, couvertes d'une peau malsaine, ne parvenaient pas à le soulever ; il était gris, luisant, visqueux ; le dos était recouvert de squammes, et une arête dentelée d'épines pointues le finissait ; sa tête féroce, sillonnée de rides profondes, se terminait par un énorme bec de pieuvre, pavé de plusieurs rangées de dents ; des antennes filamenteuses et tremblotantes sortaient de ce bec entr'ouvert, et essayaient, en s'allongeant, de nous palper, Andréas et moi. Mais mon maître se contentait de

lever le bras, comme on fait pour calmer un chien hargneux. Ce monstre reluisait de couleurs chatoyantes, livides et vénéneuses ; ses ailes membraneuses pendaient sur le sol avec des frissons. Les yeux, gros, saillants, nus, à paupières verdâtres et malades, nous lançaient des regards humains, des regards insupportables ; la bête était visiblement furieuse, et sa rage s'augmentait de son effroi, car Andréas la fascinait.

— Tu vois, me dit ce dernier tout à coup, il suffirait qu'on dise un mot à cet animal, pour qu'il entre en colère ; il démolirait de ci de là, et en trois jours, la Seine serait disparue, là-haut, au-dessus de nos têtes, et Paris effondré. Tu te rappelleras ? tu tâcheras de comprendre ? n'est-ce pas ?

Je fis un signe affirmatif. Tout disparut. Je me retrouvai dans la chambre chinoise, avec les trois assistants, dans les mêmes attitudes.

— Eh bien, mon docteur, me dit Andréas, répondant à ma secrète demande, d'une voix lente, tandis que son visage s'immobilisait et que le feu de son regard devenait insoutenable, tout en gardant sa bonté fraternelle, travaille ! veuille !

— Ah ! et la grosse voix rauque de Tsoun-Hing tombait sans écho dans l'air enfumé, nous les fils du Ciel, nous restons immobiles, et par son essence secrète, la Voie vient à nous. Mais, vous autres, hommes au visage rouge, vos cœurs brûlent : qui a pris la route la plus courte ?

— Frère très puissant, très vieux et très sage, lui dit Andréas, qu'est-ce que le Nom ? c'est la Parole. Qu'est-ce que la Voie ? c'est le Mouvement. Qu'est-ce que le Mouvement ? C'est la Vie. Que résulte-t-il de la Voie ? La foule innombrable des êtres vivants, c'est-à-dire la vérité.

Tsoun-Hing leva la main pour demander une pipe ; mais minuit venait de sonner; le jeune secrétaire entra, et, comme je le saluai, le vieux prince tourna doucement son visage vers la muraille, tandis qu'Andréas continuait à fumer dans l'atmosphère opaque.

SEDIR.

La Messe

A l'occasion du mot *sacrifice*, non usité des premiers chrétiens, et de la *communion avec les Frères*, je vais entrer dans quelques détails historiques, qui, en indiquant, rapidement à la vérité, les différences qui existent entre les pratiques de la primitive Eglise et celles que la superstition de chaque siècle a apportées dans les usages religieux modernes, prouveront que les

pratiques raisonnables des premiers chrétiens se sont, pour ainsi dire, réfugiées dans les hauts grades maçonniques.

Dans les premiers siècles du christianisme, la persécution avait été continuelle ; mais, vers l'an 300, il commença à éprouver les plus grands changements : les empereurs rangèrent leurs sceptres sous la houlette du Fils de l'Homme, et déposèrent leurs diadèmes au pied de sa croix. L'Eglise, toute sanglante encore, sort du milieu des cendres de ses enfants, et est accueillie par Constantin. Elle prend aussitôt une nouvelle face : elle passe des déserts dans les cités ; des cavernes dans les palais ; des solitudes dans les temples, de la pauvreté à l'abondance ; et, à son état de misère et d'humilité succède l'éclat de la pompe.

Cette prospérité ne fut que momentanée ; les peuples, à la vérité se présentaient en foule dans les temples ; mais la simplicité du christianisme ne put retenir longtemps des hommes qui avaient encore devant les yeux le faste et la magnificence du paganisme. On jugea donc nécessaire de donner à la religion des cérémonies plus éclatantes, de la revêtir d'ornements, afin qu'une splendeur nouvelle la rendît recommandable et plus auguste.

C'est alors, c'est-à-dire au commencement du troisième siècle que, pour s'accommoder aux Juifs et aux Gentils, qui ne parlaient que de sacrifice, que les chrétiens, qui n'en connaissaient point d'autre que la mort expiatoire du Christ, donnèrent à la *Cène* le titre de *Sacrifice* et à la *Table* le nom d'*Autel*.

En 536, Vigilicus, successeur d'Agapet I[er], ordonna que les prêtres qui célèbrent la messe regardassent l'Orient ; alors que les autels furent tournés de ce côté ; mais ce fut vers l'an 600 que l'Eucharistie qui était un *sacrement* pour les vivants, devint un *sacrifice* pour les morts.

Au commencement de ce sixième siècle, le pape Grégoire, un peu enclin à ramener le judaïsme, commença d'introduire dans l'ordre sacerdotal l'onction et les habits pontificaux, à l'imitation des sacrificateurs et des lévites.

Mais ce fut en 700 que s'établit l'usage des messes privées, dans lesquelles le prêtre communie seul. Cette corruption naquit de la tiédeur des peuples ; car, auparavant, toute l'assemblée communiait chaque jour, et on était même jusqu'alors dans l'usage d'envoyer de l'Eucharistie aux malades et à ceux qui ne s'étaient pas trouvés à la réunion ; et, si un étranger de distinction arrivait en ville, on lui envoyait du pain et du vin de la cène pour le saluer, par ce symbole de communion fraternelle.

Après la cène, faite par tous les assistants, on entendait l'oraison dominicale, et après ces belles paroles : *Pardonnez-nous*

nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés, les chrétiens s'entre-saluaient, et l'on faisait circuler comme parmi les Francs-Maçons, le saint baiser, signe de paix et de fraternité. Ceux qui se dérobaient à cette marque amicale de réconciliation, ou qui ne la donnaient que du bout des lèvres, s'exposaient à recevoir de vives repréhensions. Il fallut qu'en l'an 780, Léon II pervertît ce symbole en instituant, à la place de cette marque de réconciliation, cette lame d'argent ou de cuivre appelée *patène*.

C'est ainsi, mes frères, que les anciennes cérémonies, fondées sur la raison ont, pour la plupart, dégénéré en pratiques ridicules.

La piété relative à l'Eucharistie s'étant donc refroidie, la communion fut restreinte aux dimanches et à quelques jours plus solennels ; néanmoins, chaque jour, le clergé communiait encore ; mais, les clercs négligeant bientôt aussi ce devoir, il n'y eut plus que le prêtre seul qui communiât. Alors d'un ou de plusieurs grands pains qu'on avait à rompre pour toute l'assemblée, on n'en consacra qu'un petit de la grandeur d'un denier et on substitua aux grands vaisseaux qui contenaient, pour les fidèles, le vin de l'Eucharistie, l'usage des *burettes* pour le prêtre.

Les peuples, abandonnant ainsi la communion, n'apportaient plus d'offrandes ; pour les obliger à continuer cette libéralité on leur fit entendre qu'encore, bien qu'ils ne communiassent plus, le service divin ne laisserait pas de leur être utile, pourvu qu'ils y assistassent et y apportassent leurs offrandes selon la coutume ; et, au lieu de la communion on distribuait du pain sur lequel on faisait une prière et, pour cela, on l'appela *pain bénit ;* car ce ne fut qu'en l'an 1000 qu'on fit usage de l'aspersion *d'eau bénite* avec un bouquet *d'hyssope*. Alors, et par suite d'une dégénération continuelle, les messes privées prirent le nom de *Saint Sacrifice* au lieu de la *Sainte Cène*, et nous remarquerons que le prêtre ne changea pas les termes de la consécration quoique la communion, de générale qu'elle était, fût restreinte à lui seul ; car il prie que ce sacrement fasse le salut de ceux qui l'ont reçu. Encore bien, dit-il, que lui seul y ait participé.

De la désertion de l'Eucharistie naquit un autre changement digne de remarque. Pendant que l'institution de la Cène était fréquentée, toutes les paroles de la consécration étaient hautement prononcées et de manière à être parfaitement entendues de l'assemblée. Mais lorsque le nombre des fidèles diminua, le prêtre commença de parler plus bas, et, finalement, étant le seul qui communiât, il en est venu à prononcer si bas les paroles de la consécration qu'il n'y a plus que lui qui les entende. C'est

depuis ce temps-là et pour ce motif qu'on l'appelle la *secrète* de la messe et qu'elle est aujourd'hui tenue pour *mystérieuse*.

Vers l'an 1212, Innocent III veut qu'on croie que le pain et le vin sont trans-substantiés au corps et au sang du Christ, et il détermine, au Concile de Latran, la conversion des signes pour opérer ce miracle. En conséquence, on donna l'ordre d'établir, dans chaque temple, un cabinet pour y loger et y garder l'hostie ; de là, l'usage des ciboires ; tandis qu'auparavant, ce qui restait après la communion était brûlé ou donné aux enfants, ou bien le clergé l'achevait sur le champ.

Vers l'an 1220, Henri III commanda l'adoration de l'hostie ; et en 1230, Grégoire IX y ajouta le son de la clochette pour avertir les assistants de s'agenouiller.

Vingt ans après, en 1250, la transsubstantiation était autorisée: il n'y eut plus que les prêtres qui communiassent sous les deux auspices; les laïcs durent se contenter de l'hostie, sans boire. Ce retranchement de la coupe occasionna, pendant longtemps, des contestations assez vives auxquelles mit fin en 1414, c'est-à-dire 164 ans après, le Concile de Constance qui décréta qu'encore que Christ ait institué ce sacrement sous les deux espèces, qu'encore que la primitive Eglise l'ait ainsi pratiqué, la coutume contraire devait servir de loi. Ce fut à ce Concile que, et d'après ce trait on n'en sera pas étonné, qu'à l'occasion de *Jean Hus*, qui fut brûlé contre la foi publique, on fit passer cette maxime : *On ne doit pas garder la foi aux hérétiques*.

L'adoration de l'hostie ayant été introduite, Urbain IV, sur la prétendue vision et révélation d'une nonain, qui était au pays de Liège, institua, en l'an 1260, la Fête-Dieu et ses Octaves, et Thomas d'Aquin composa l'office.

Cent ans après, c'est-à-dire en 1360, on commença à promener l'hostie et à la promener en procession sous un dais. Pavie fut la première ville qui en donna l'exemple et toute la chrétienté suivit. » (J.-M. RAGON, *Cours philosoph. et interp. des Initiations*, p. 247 à 251). (1)

CURIOSA

Dînant et soupant chaque jour à table d'hôte, où la compagnie était excellente et la chère délicate, on parla un jour à dîner d'un pélerin et d'une pélerine qui venaient d'arriver. Ils étaient italiens. Ils venaient à pied de St-Jacques de Compostelle, en Galice, et ils devaient être des gens de haute naissance puis-

(1) Paris, Berlandier, 1843, gr. in-8°, 410 p.

que en arrivant dans la ville, ils avaient distribué de larges aumônes.

On disait que la pélerine devait être charmante, d'environ dix-huit ans, et que, très fatiguée, elle était allée se coucher en arrivant. Ils étaient logés dans la même auberge. Nous en devenions tous curieux.

En qualité d'Italien, je dus me mettre à la tête de la bande pour aller faire une visite à ces deux personnages qui devaient être ou des dévots fanatiques ou des fripons.

Nous trouvâmes la pélerine assise sur un fauteuil, ayant l'air d'une personne excédée de fatigue, et intéressante par sa grande jeunesse, par sa beauté qu'une teinte de tristesse relevait singulièrement, et par un crucifix de métal jaune, long de six pouces, qu'elle tenait entre ses mains. Elle posa le crucifix à notre apparition et se leva pour nous faire un gracieux accueil. Le pélerin, qui arrangeait des coquilles sur son mantelet de toile cirée noire, ne bougea pas; il parut nous dire, en portant ses regards sur sa femme, que nous ne devions nous occuper que d'elle. Il paraissait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans, était de petite taille, assez bien découplé, et portait sur sa figure assez revenante la hardiesse, l'effronterie, le sarcasme et la friponnerie : tout le contraire de sa femme, qui affichait la noblesse, la modestie, la naïveté, la douceur et cette pudeur timide qui donne tant de charme à une jeune femme. Ces deux êtres, qui ne parlaient français qu'autant qu'il est indispensable pour se faire entendre, respirèrent quand je leur adressai la parole en italien.

La pélerine me dit qu'elle était Romaine, et elle n'avait pas besoin de me le dire car son joli langage me le disait assez. Quant à lui, je le jugeai Napolitain ou Sicilien. Son passeport, daté de Rome, l'annonçait sous le nom de Balsamo; elle portait les noms de Séraphine Féliciani, noms qu'elle n'a point changés; pour ce qui est de lui, dans dix ans nous le retrouverons sous le nom de Cagliostro.

« Nous retournons à Rome, me dit-elle, bien contents d'avoir fait nos dévotions à St-Jacques de Compostelle et à Notre-Dame del Pilar, ce que nous avons toujours fait à pied, vivant d'aumônes, afin de mieux obtenir la miséricorde de Dieu que j'ai tant offensé dans ma vie. J'ai eu beau ne demander qu'un sol par charité, on m'a toujours donné des pièces d'argent et même d'or, de sorte qu'en arrivant dans chaque ville nous avons dû distribuer aux pauvres tout ce qui nous restait, afin de ne point commettre le péché de manquer de confiance en la Providence éternelle.

Mon mari étant vigoureux n'a pas beaucoup souffert, mais moi

j'ai enduré les plus grandes peines pour faire tant de chemin à pied, couchant sur la paille ou sur de mauvais lits, toujours habillée afin de ne point contracter des maladies dont il serait ensuite difficile de me débarrasser. »

Je jugeai assez vraisemblable qu'elle ne nous rendait compte de cette dernière circonstance que pour nous donner envie de voir la propreté de sa peau ailleurs que sur ses bras et sur ses mains, dont, en attendant, elle nous laissait voir gratis la blancheur et la propreté parfaites.

« Comptez-vous faire ici quelque séjour, madame ?

— La fatigue dont je suis excédée nous forcera à passer trois jours en cette ville, d'où nous partirons pour Rome, en passant par Turin, où nous ferons nos dévotions au Saint-Suaire.

— Vous savez, sans doute, qu'il y en a plusieurs en Europe?

— On nous l'a dit, mais on nous a assuré que le véritable est celui de Turin : c'est celui dont Sainte Véronique se servit pour essuyer la face de notre Rédempteur, qui y avait gravé sa divine image. »

Nous partîmes très contents de la belle pélerine, mais croyant peu à sa dévotion. Pour moi, faible encore de ma maladie, je ne jetai sur elle aucun dévolu; mais tous ceux qui étaient avec moi auraient volontiers soupé avec elle, s'ils avaient pu l'avoir en bonne aventure.

Le lendemain, le mari de cette belle Romaine vint me demander si je voulais monter pour déjeuner avec eux, ou si j'aimais mieux qu'ils descendissent. Il eût été impoli de lui répondre : Ni l'un ni l'autre; je lui dis qu'ils me feraient plaisir de descendre.

Pendant ce déjeuner, le pélerin, interrogé sur sa profession, me dit qu'il était dessinateur à la plume, du genre qu'on appelle clair-obscur.

Sa science consistait à copier une estampe et non à inventer; mais il m'assura qu'il excellait dans son art, et qu'il pouvait copier une estampe avec tant de vérité qu'on ne pouvait distinguer la copie de l'original.

« Je vous en fais mon compliment. C'est un talent avec lequel si vous n'êtes pas riche, vous êtes sûr de gagner votre pain partout où vous voudrez vous fixer.

« Tout le monde me tient ce langage, mais c'est une erreur, car avec mon talent on meurt de faim. En faisant ce métier à Rome ou à Naples, je travaille toute la journée pour gagner un demi-teston, et ce n'est pas assez pour vivre. »

Après ce discours, il me montra des éventails qu'il avait fait et on ne pouvait rien voir de plus beau. Ils étaient à la plume, et la gravure la plus parfaite ne les surpassait pas.

Pour achever de me convaincre, il me montra un Rembrandt de son ouvrage, plus beau, s'il est possible, que l'original. Malgré cela, il me jura que son talent ne lui donnait pas de quoi vivre, je ne le crus pas. C'était un de ces génies fainéants qui préfèrent une vie vagabonde à une vie laborieuse.

Je lui offris un louis pour un de ses éventails, mais il le refusa, me priant de l'accepter gratis et de lui faire une quête à table, parce qu'il voulait partir le surlendemain.

J'acceptai son présent et lui promis la quête.

Je lui fis un couple de cent francs que la pélerine vint recevoir à table où nous étions encore assis.

Cette jeune femme, bien loin d'afficher le libertinage, avait le maintien de la vertu. Invitée à écrire son nom sur un billet de loterie, elle s'excusa, en disant qu'à Rome on ne faisait pas apprendre à écrire aux filles qu'on voulait élever pour être honnêtes et vertueuses.

Tout le monde rit de cette excuse, excepté moi, qui ayant pitié d'elle, ne voulus point la voir avilie; mais je me crus certain alors qu'elle appartenait aux dernières classes du peuple.

Le lendemain, la pélerine vint dans ma chambre me prier de lui donner une lettre de recommandation pour Avignon. Je lui en fis deux sur le champ, l'une pour M. Audifret le banquier, l'autre pour l'aubergiste de Saint-Omer. Le soir, elle me rendit celle adressée à M. Audifret, en me disant que son mari lui avait dit qu'elle ne leur était pas nécessaire. Elle me pria en même temps de bien examiner si c'était réellement la lettre que je lui avais donnée. L'ayant bien regardée, je lui dis que bien certainement c'était ma lettre.

Elle me dit, en riant, que je me trompais, car ce n'en était que la copie.

« Ce n'est pas possible. »

Elle appela son mari, qui vint avec ma véritable lettre à la main.

Ne pouvant plus douter, je lui dis :

« Votre talent est admirable, car ceci est bien plus difficile à contrefaire qu'une gravure. Avec cela, vous pouvez aller loin et tirer grand parti de votre habileté, mais si vous n'êtes pas sage, cela peut vous coûter la vie. »

Ce couple partit le lendemain. Dans dix ans, je dirai où et comment j'ai revu cet homme sous le nom de comte Pellegrini avec la bonne Séraphine, sa femme et son âme damnée.

Au moment où j'écris, il est dans les prisons, d'où probablement il ne sortira plus, et sa femme est heureuse, peut-être, dans un couvent. CASANOVA (*Mémoires*, VIII, 10).

BIBLIOGRAPHIE

LOUIS BOYER-REBIAB. — *La volonté magnétique dominatrice. Guide secret du succès.* Prix: 10 fr.

Pour employer l'expression de l'auteur, c'est assurément un livre de style franc et de clarté méthodique. Le but que l'on s'y est proposé est « d'améliorer la nature humaine, rendre bon ce qui est médiocre et meilleur encore ce qui était bon ». Le lecteur n'en doutera pas. Mais ne doit-on pas être plus réservé s'il s'agit d'approuver le moyen que l'on y préconise ? Non on ne saurait vraiment les approuver, ces moyens psychiques d'en imposer aux autres. S'il est des hommes qui peuvent, non sans risques, exercer sur leurs semblables une *tendance dominatrice* où sont ceux là qui pourraient le faire *équitablement*, en toute connaissance de cause, à l'abri de toute erreur et de tout orgueil ? Et s'il en est, le feraient-ils de leur propre chef, penseraient-ils même à leur propre succès ?

***

MATGIOI. — *La Chine des Lettrés.* In-8°, 160 p. 5 fr.

Après la *Chine des Mandarins*, la *Chine des Lettrés*, apporte la clef des théories chinoises, clef que l'on « n'obtient, avec la manière de s'en servir, qu'après un labeur sur place, long, ingrat et assidu ». L'auteur expose d'abord ce que sont les Lettrés chinois, dont la caste a pour origine l'extrême difficulté des langues hiéroglyphiques. Ayant parlé de langue, de l'écriture et de la lecture, il passe successivement en revue l'histoire et l'influence des Lettrés, leur religion, caractérisée par l'absence de révélation, de dogmes religieux, de responsabilité humaine, de sanctions, de liturgie, de théologie ; leurs philosophies ; leur morale, leur politique, et enfin leurs œuvres, — pour arriver à la conclusion : « ...Cette caste (des Lettrés), que la tradition et son propre enseignement tiennent depuis vingt-cinq siècles au faîte de la puissance et de l'orgueil, est, de toutes ses forces, de tout son amour-propre, et de toutes ses ambitions, attachée à cette tradition, et à l'ordre de choses qu'elle a établi. Nous saisissons donc parfaitement que le lettré est le premier obstacle que toute ingérence étrangère rencontre au seuil de la Chine, et qu'elle n'en pouvait trouver de plus redoutable... Pour avoir en Extrême-Orient quelque influence politique et sociale, il faut, je ne dis pas se concilier l'approbation, mais se ménager l'indifférence des lettrés... Il faut être avec l'Empereur et les grands dans le Nord, et avec le peuple dans le Sud ! »

Le lecteur goûtera tout au long de l'ouvrage la science profonde de l'auteur, auquel nous sommes redevables des meilleurs livres qui aient paru sur la Chine.

Prochainement, paraîtra un ouvrage de E. Frosini : *Massoneria italiana e Tradizione iniziatica.*

*
* *

Dr. Labonne. — *Comment on se défend des maladies nerveuses,* in-18 de 36 pages, avec 4 figures. Quatrième édition. Prix : 1 franc.

Avec sa clarté habituelle, l'auteur de ce petit ouvrage de propagande médicale décrit chacune de ces maladies et indique les moyens médicaux qui lui paraissent les plus susceptibles de les guérir. Cette quatrième réimpression en dit plus que nous ne pouvons en dire sur sa valeur réelle.

*
* *

Schwæblé. — *Pour devenir Alchimiste,* in-18 de 48 pages. Troisième édition, avec Portrait de l'Auteur et une Figure. Prix : 1 franc.

Quoiqu'elle soit réellement la mère de la chimie actuelle, l'*Alchimie* a passé et passe même encore pour une science chimérique. Cela tient surtout à ce que les Alchimistes du moyen-âge étaient obligés de voiler leurs descriptions sous des termes spéciaux, afin d'en cacher le sens à une certaine catégorie d'individus. D'autre part, il était difficile d'admettre que les métaux, par exemple, puissent changer de nature et se transformer en d'autres métaux. Depuis que des savants hardis ont affirmé l'unité de cette matière, cette difficulté a cessé, et des alchimistes contemporains, pour ne citer que Tiffereau et Jollivet-Castelot, affirment la possibilité de faire de l'or, et l'un d'eux affirme même en avoir fait.

L'ouvrage de M. Schwaeblé, très court, très concis, affirme aussi cette possibilité et d'autres encore, il les décrit dans un style correct des plus simples, excluant tous les mots difficiles à comprendre de l'ancienne alchimie, pour les remplacer par des mots ou des expressions que tout le monde comprend parfaitement. Nous croyons toutefois que l'auteur aurait pu citer mieux que par une simple mention le Dr. Jobert auquel il doit la plupart de ses recettes.

*
* *

Jean Rusbroch. — *Vie et Gestes, suivis de son livre très parfait des sept degrés de l'amour.* 1re traduction française : in-12 carré. Prix : 2 fr. 50.

— *Vie de Ste-Hildegarde, thaumaturge et prophétesse du XIIe siècle, écrite par les moines* Théodoric et Godefroid, 1re traduction française, in-12 carré. Prix : 2 fr. 50.

Sainte Hildegarde. — *Scivias, ou les trois livres des visions et révélations,* 1re traduction française, in-12 carré. Prix: 12 fr. 50.

Ces trois livres, bien que dus à une plume catholique et destinés à un public catholique sont toutefois d'un très haut intérêt pour les spiritualistes. Rusbroch, en particulier, déjà connu des contemporains par les traductions de Hello et de Maeterlinck, fut un des plus hauts mystiques de l'Eglise. Un siècle avant lui, sainte

Hildegarde joua dans la chrétienté un rôle plus actif comme cela se produisit d'ailleurs pour un assez grand nombre de nonnes. Si les extases du premier ouvrent des jours sur de hauts sommets psychiques, les vaticinations de la seconde offrent de très curieux renseignements sur la constitution de l'eggrégore catholique. Le théophilosophe n'est pas encore venu qui, analysant d'une plume minutieuse toutes ces données, en construirait une cosmosophie chrétienne, comme l'ont fait pour leurs révélations particulières les grands-prêtres des religions anciennes. A condition qu'un tel chercheur possède une connaissance approfondie des grandes lignes de l'univers invisible, il y aurait là un travail extrêmement intéressant et original. Souhaitons le voir paraître quelque jour. S.

*
* *

J.-K. Huysmans. — *Prières et pensées chrétiennes*, extraites de ses œuvres avec une introduction et des notes par *H. d'Ennezel.* Lyon, 1910; in-16. Prix : 2 francs.

Huysmans a deux titres de gloire : l'homme de lettres fervent du Beau, et le mystique ; cela c'est pour la gloire humaine. Sa gloire! inconnue, et donc divine, fut d'avoir supporté une terrible maladie dans l'attitude d'un véritable saint. Si, mal renseigné, il discrédita l'occultisme, dans *Là-bas*, nous devons saluer en lui le seul écrivain actuel qui honore le catholicisme : il a appliqué la mystique orthodoxe à l'âme moderne; il a exalté l'art religieux dans une époque où il n'y a plus guère que des commerçants en peinture, en sculpture et en musique; il a fait réapparaître une branche de l'ésotérisme chrétien : la symbolique. Ce sont de beaux travaux, qui lui assurent la reconnaissance et l'estime des amis de la vertu.

*
* *

Le Dr Marc Haven, dont les lecteurs de l'*Initiation* viennent de savourer une belle et courageuse étude sur Joseph Balsamo, va faire paraître incessamment la réimpression d'un livre très peu connu, l'*Evangile de Cagliostro ;* nous en reparlerons.

*
* *

M. Barker vient de publier une réimpression de la traduction anglaise par John Sparrow de la *Triple vie de l'Homme* de Jacob Bœhme. Toutes les œuvres de ce grand théosophe seront ainsi mises au jour, et cette belle entreprise a, en Angleterre, un retentissement considérable.

*
* *

Fabre d'Olivet. — *Histoire philosophique du Genre humain.* — Réimpression textuelle, page pour page, de la première édition, avec un portrait, 2 pl. h. texte, et une bio-bibliographie, par Sédir. In-8, 'XXXII-360 p. 10 fr.

Tous nos lecteurs connaissent ce monument de l'initiation pythagoricienne, le nombre des souscripteurs est la preuve de l'intérêt qui s'attache à ce volume. Il convient de féliciter tout spécialement M. Chacornac du bon goût dont fait preuve l'exécution

typographique de ce beau livre ; le tome second va paraître sous peu.

*
* *

V. E. Michelet. — *Le Cœur d'Alcyone.* In-12 carré, tirage à 200 ex. numérotés et signés.

Alcyone est l'étoile autour de laquelle évolue le Cosmos entier. En dix strophes de prose rythmée, singulièrement calme et grande, Emile Michelet raconte tout un drame cosmogonique et éclaire une foule de notions traditionnelles incomprises. Cette plaquette est une belle chose : belle par l'idée, belle par le style, belle par la forme typographique ; c'est bien là l'œuvre d'un artiste au vaste cœur et aux mains soigneuses. Nous ne saurions trop dire à tous nos amis, surtout aux jeunes de province ,de lire cela, de le méditer, de le choisir pour modèle. S***

*
* *

Sédir. — *La médecine occulte.* In-18, 2 fr.

Ce petit livre se compose de vingt-et-un articles qui passent en revue toutes les méthodes thérapeutiques. La chirurgie, l'allopathie, le spagyrisme, les dynamothérapies, le magnétisme, les thérapeutiques psychiques, magiques, pneumatiques, sont indiquées par leurs caractères essentiels ; leurs lacunes sont aussi énumérées, et l'auteur découvre, en terminant, sa préférence prévue pour la théurgie, c'est-à-dire pour la médecine mystique. On pourrait lui objecter que ce procédé est impraticable à cause de la difficulté morale qu'il comprend. Mais, quoi qu'il en soit, la nouvelle étude de Sédir est à consulter avec soin et scrupule, car la concision de son style est telle qu'aucun terme n'est superflu. Le lecteur pourra donc, sans risque de perte de temps, méditer à fond cet opuscule essentiel. P***

*
* *

Jacques Trève. — *Le royaume des Ombres.* In-18, 3 fr. 50.

Ce sont des méditations lyriques. Heureux l'écrivain qui a reçu le don du lyrisme : il est né prêtre d'un dieu admirable, l'enthousiasme, et il est, du fait, investi d'une glorieuse mission. M. Trève commence la sienne avec une sincère ardeur qui conquiert la sympathie. Ces pages décèlent de fortes lectures et une vigoureuse méditation ; elles enseignent une grande chose : la vanité des pensers humains, si splendides qu'ils apparaissent ; et d'autres notions, importantes aussi, sur les dieux intellectuels, y sont dites avec la parole imagée qui pénètre sans heurt l'esprit délicat du poète et de la femme. Mais, j'eusse préféré à cette apothéose de la Solitude, pour magnifique qu'elle soit, que l'auteur franchisse encore un abîme, ou une renonciation. En tout cas, par le temps qui court, il convient de saluer tout geste de beauté; et le livre de M. Trève en est un, parmi les plus originaux que je connaisse.

*
* *

Le manque de place nous oblige à reporter au mois de mai l'analyse de plusieurs ouvrages intéressants qui nous sont parvenus.

REVUES

Les *Entretiens idéalistes* (25 février), publient une étude sur la Génération de Dieu, d'Edouard Schiffmacher, et une Note sur les Bouddhistes contemporains d'Alexandre David.

Dans l'*Echo du Merveilleux* (1er mars), à remarquer un article de l'abbé Gaffre sur la fin du monde. — de Robinet de Cléry, le commencement d'une étude sur Mélanie de la Salette et son secret. — Le récit d'expériences psychiques, par Mme Louis Maurecy.

Les *Libres Etudes* (19 février), donnent le début du Développement progressif et final de l'Humanité, d'Hoëné Wronski; — la suite des Haleines de la Familiarité, d'Abd Abrahman Djami: — l'Arbre des Dix mille images, d'après la relation du Père Huc; — un hymne au Christ Sauveur, de saint Clément.

Le *Messager* (1er et 15 février), relate des faits psychiques, notamment d'après les Annales des Sciences psychiques de janvier, une séance tragique avec Eusapia Paladino.

Dans le *Bulletin de la Société des Etudes psychiques de Nancy* (janvier-février), Le sommeil magnétique et ses différents états. Conférence expérimentale faite la Société le 26 novembre dernier par M. Girod.

La *Vie Nouvelle* (février), rapporte un phénomène de seconde vue, d'après les feuilles américaines de Jersey-City; — de G. de Stenay : La Gamme des parfums.

L'*Initiation* donne, de Papus, les Premiers éléments d'Astrosophie, avec de nombreuses gravures; du Dr Marc-Haven, les Critiques de Cagliostro; — du Dr A.-E. C., la suite de l'Etude élémentaire sur l'alphabet solaire de 22 lettres (applications archéométiques); — un fragment d'*Orphée*, tragédie de Combes Léon.

Egalement reçus : la *Paix universelle*, la *Revue Théosophique belge*, la *Vie mystérieuse*, l'*Etincelle*, la *France Chrétienne*, *Stentor*, la *Provence médicale*, l'*Indépendance scientifique et médicale*, la *Cité*, *Paris-Informations*, le *Mercure de France*, le *Constitutionnel* (« *Mechrouliette* »), La *Revue des Ambulants*. *The Word*, *Ultra* (Rome) une nouvelle revue des Hautes Etudes : *Doré Rozhledu* (A. May, Prague), *La Maravilloso* (Madrid), *Ramo de Acacia* (Coritiba), *Filosofia della Scienza* (Palerme), *Natura* (Montevideo), *Verdade e Luz* (S. Paolo), *Scena Illustrata*.

Nouvelles diverses

La Fédération Spirite belge invite les spirites du monde entier à se réunir en Congrès à Bruxelles, du 14 au 19 mai 1910. Une exposition universelle sera ouverte, en ce moment, dans la capitale de la Belgique; on pourra y voir, dans le compartiment réservé aux établissements scientifiques, une installation démontrant les procédés d'investigation les plus méthodiques employés dans l'étude des phénomènes spirites.

Le 25 février a eu lieu au Musée Guimet une Conférence par Mme Céline Renooz sur la Religion naturelle, base de toutes les religions.

* * *

Le 24 février, le Dr Papus a donné à l'Hôtel des Sociétés Savantes une conférence très originale sur laquelle nos lecteurs de province seront heureux d'avoir quelques détails. Dans la première partie on a fait entendre des mélodies planétaires du système archéométrique de Saint-Yves d'Alveydre : la mélodie de Mercure, en mode de sol; celle de Jupiter en mode d'ut; celle de mars en mode de Ré; celle du Soleil en mode de Mi, en enfin celle de Vénus en mode de fa.

Pour illustrer la mélodie lunaire, Mlle Musset a récité l'Initiation de Jeanne d'Arc, poème de Saint-Yves. Quant à la mélodie saturnienne, aux premières notes, un sujet endormi par le Dr Papus, se rapproche de l'orchestre, les yeux fixés au ciel, à pas saccadés, avec une mimique fort belle et fort expressive ; il s'agenouille, prie et tombe dans une extase qui ne cesse qu'avec les sons de la mélodie.

Le Dr Papus a fait ensuite une conférence claire et instructive, comme à son habitude. Il a traité de l'initiation orientale et des qualités propres aux peuples d'Asie ; et il s'est étendu en considérations éthiques, appuyées sur les initiations antiques et leur puissance, nommément sur celles de l'Egypte.

Pour terminer, l'orchestre a joué une marche funèbre inédite de Saint-Yves, en mode de *fa*.

* * *

Le Dr Papus, dans l'*Oriflamme* (décembre 1909) et dans l'*Initiation* (janvier), expose sa fondation d'un bureau central d'informations pour réformer la Maçonnerie universelle. Nous lui souhaitons la réussite, mais puisse-t-il ne pas épuiser dans une lutte stérile les facultés uniques qui font son originalité.



Les spirites de Lyon ont adressé au maire de leur ville une demande pour qu'une rue porte le nom du Dr Rivail (Allan Kardec).

* * *

Le jeudi 24 mars, l'Union Spiritualiste Internationale, sous la présidence de M. Albin Valabrègue, a organisé un conciliabule au sujet des mesures à prendre contre l'athéisme et le matérialisme.

* * *

Ce même soir, conférence du Dr Papus sur le Bonheur ici-bas pour une Ame incarnée, avec une audition de Mlle Dudlay et le cinématographe spiritualiste.

* * *

M. Sédir prie ses nombreux correspondants de vouloir bien ajouter à leurs lettres un timbre pour la réponse.

Imprimerie André MAYEUR, 4, rue de la Verrerie, PARIS.